

serrées que dans les précédentes. Elles renferment souvent des fibrecellules dans leur épaisseur, et non, à proprement parler, au-dessous d'elles, comme la peau et les muqueuses précédentes. Elles renferment aussi quelques éléments fibro-plastiques et une certaine proportion de matière amorphe naissante. La plupart d'entre elles ont leur surface lisse; celle qui s'étend du pylore à la valvule iléo-cœcale a seule sa surface chargée de villosités chez l'homme; chez aucun animal celle du gros intestin n'en possède. Toutes ces muqueuses ont un réseau superficiel et tout à fait sous-épithélial, composé de capillaires dont les mailles ont généralement des formes spéciales pour la muqueuse de chaque organe.

Les attributs ou usages généraux de cette partie du système tégumentaire ont de tout temps été étudiés par les physiologistes en raison de leur importance. N'ayant fait que les indiquer à la place qu'ils devaient occuper (p. 185), nous allons en traiter dans les paragraphes qui suivent. Nous parlerons ensuite des usages de chaque muqueuse considérée comme organe, car chacune d'elles diffère beaucoup à cet égard.

A. — Usages des membranes muqueuses relatifs à la protection.

Les membranes muqueuses sont d'une consistance moins grande que la peau: aussi, sous le rapport de la protection, elles sont moins efficaces; mais cet usage n'en est pas moins réel. En effet, la surface libre de ces membranes est sans cesse en contact avec des corps étrangers venus, soit du dehors, comme on le voit pour les aliments, soit du dedans, comme on l'observe pour tous les liquides glandulaires. On doit donc regarder les membranes muqueuses comme des limites, des barrières qui, placées entre nos organes et les corps qui leur sont étrangers, les garantissent de l'impression funeste de ces corps, et servent, par conséquent, au dedans, aux mêmes usages que la peau pour le dehors, à l'égard des corps qui entourent celui de l'animal et qui tendent sans cesse à agir sur lui. Aussi les substances solides, les métaux, les pierres, les bois, etc., qui, introduits dans nos organes, y produisent une inflammation et une suppuration par le simple contact, peuvent être en contact avec les muqueuses impunément, pourvu que par leurs angles, leurs aspérités, ils ne déchirent pas. Leur présence produit seulement une sécrétion plus abondante. On avale une balle de plomb, de bois, etc., et on la rend par l'anus sans inconvénient. Tous les fluides irritants sans être caustiques qu'on injecte dans le gros intestin ou qu'on avale même ne produisent aucun accident.

Voyez, en effet, ce qui arrive dans les chutes de l'utérus, où toute la membrane muqueuse du vagin devient quelquefois extérieure, dans les renversements du tube intestinal à travers les anus contre nature, dans les chutes du rectum, etc.; alors les muqueuses servent véritablement de téguments: or, dans ce cas, les corps environnants n'agissent guère plus douloureusement que sur la peau elle-même; au contraire, à l'instant où une surface séreuse est au contact de l'air, comme, par exemple, dans l'opération de la hernie, cette surface s'enflamme facilement.

B. — Usages des membranes muqueuses dus à la propriété de sécrétion.

Toutes les membranes muqueuses possèdent des glandes variables, suivant les régions, et pour la quantité et pour la nature. Ces glandes sécrètent ce que l'on a désigné sous le nom de *mucus*.

Du mucus. — Nom collectif de toutes les sécrétions qui proviennent de la surface des membranes muqueuses et des petites glandes sous-muqueuses ouvertes à cette surface, tant que le produit de ces dernières n'a pas de caractères spéciaux qui lui méritent un nom particulier. Il y a autant d'espèces de mucus que d'organes différents à la surface interne desquels ils sont versés ou sécrétés. Les mucus sont des humeurs dont les caractères communs sont: 1° Une certaine viscosité, un état plus ou moins gluant, ou filant, ou presque demi-solide. 2° Une teinte grisâtre, transparente ou demi-transparente. 3° D'être composé essentiellement d'un liquide ou sérum constitué par: *a*, de l'eau tenant en dissolution des sels d'origine minérale en très petite quantité; *b*, des traces de principes cristallisables d'origine organique; *c*, et surtout par une ou plusieurs espèces de substances organiques naturellement liquides (*mucosine*), coagulables plutôt par l'action de divers réactifs que par la chaleur, et à laquelle ou auxquelles l'humeur doit principalement ses caractères fondamentaux de viscosité, etc. 4° Ils ont enfin pour caractère de tenir généralement en suspension des cellules de l'épithélium de la muqueuse dont ils proviennent. Suivant que cet épithélium est pavimenteux, nucléaire ou cylindrique, il fera connaître de quelle muqueuse ou de quelle glande vient le liquide muqueux étudié. 5° Le pus se produisant avec grande facilité à la surface des membranes dès qu'elles sont un peu irritées, il est fréquent de trouver, chez l'homme adulte, des globules de pus en suspension dans les mucus (*buccal, nasal et vésical* surtout): ce sont les globules de pus pro-

duits dans ces circonstances dont on a voulu faire une espèce à part sous le nom de *globules muqueux*. 6° Souvent les mucus tiennent aussi en suspension des gouttes d'huile, des granulations moléculaires, des vibrions ou autres infusoires, lorsque les mucus, n'étant pas activement renouvelés, s'altèrent et deviennent convenables au développement de ces êtres. 7° Dans le tube digestif, ils renferment souvent des résidus alimentaires. Les espèces de mucus se distinguent les uns des autres par leur plus ou moins de viscosité, de transparence, et surtout par le mode de coagulation de leurs substances organiques. Les mucus sont produits en partie par une sécrétion propre à la muqueuse même, mais surtout par les glandes qui lui sont annexées.

Propriétés et usages des mucus. — On sait qu'en général les mucus sont fades, insipides, solubles dans l'eau, qu'ils se putréfient difficilement. En effet, ils restent longtemps intacts dans le nez, exposés au contact de l'air; dans les intestins, ils servent sans danger, pour eux, d'enveloppe à des matières putrides; extraits du corps et soumis à diverses expériences, ils donnent des résultats conformes à ces faits; tous les acides agissent sur eux et les colorent différemment; exposés à un air sec, ils s'épaississent par évaporation, se réduisent même souvent en petites lamelles brillantes.

Les mucus ont pour usage de garantir les membranes muqueuses de l'impression des corps avec lesquels elles sont en contact. Ces fluides forment à la surface des muqueuses une couche qui supplée, jusqu'à un certain point, à la ténuité de l'épithélium. Aussi, dans tous les points des muqueuses où l'épithélium est très épais, comme sur les lèvres, à l'entrée du nez, etc., ces fluides muqueux sont peu abondants. Ils sont versés plus abondamment là où les corps étrangers séjournent quelque temps, comme dans la vessie, le rectum, etc., que là où ces corps ne font que passer, comme dans les uretères, et en général les conduits excréteurs.

Utilité de la sécrétion des muqueuses. — Les membranes muqueuses, par la continuelle sécrétion dont elles sont le siège, jouent encore un rôle très important dans l'économie animale. On doit les regarder comme un des plus grands émonctoires par lesquels s'échappe sans cesse au dehors les matériaux qui ne peuvent plus faire partie de nos tissus, et, par conséquent, comme un des agents principaux de la décomposition habituelle qui enlève aux corps vivants les molécules qui, ayant concouru pendant quelque temps à la composition des solides, leur sont ensuite devenus hétérogènes. Remarquons, en effet, avec Bichat, que tous les mucus ne rentrent plus dans la circulation, mais qu'ils sont rejetés au dehors, celui de la vessie, des uretères, de l'urèthre avec l'urine; celui des vési-

cules séminales et des conduits déférents avec le sperme; celui des narines, par l'action de se moucher; celui des bronches, par l'expectoration; ceux de l'œsophage, de l'estomac, des intestins, de la vésicule du fiel, etc., avec les matières fécales, dont ils forment souvent, dans l'état ordinaire, une partie presque aussi considérable que le résidu des matières alimentaires, et même qu'ils composent presque en entier dans certaines maladies (dysentéries), ou dans certaines fièvres où la quantité des matières rendues est en disproportion évidente avec celles que l'on prend.

C. — *Usages des membranes muqueuses dépendants de la propriété d'absorption.*

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ces absorptions; dire que c'est par les muqueuses que pénètrent les liquides, les gaz et même les solides destinés à réparer les pertes de l'organisme, c'est indiquer suffisamment quel est le pouvoir absorbant des muqueuses. Est-il besoin dès lors de parler de l'absorption des gaz et des odeurs par la muqueuse pulmonaire et par la muqueuse des voies aériennes et des fosses nasales? (Voyez p. 75 et suiv.)

M. Cl. Bernard est arrivé à reconnaître que l'absorption s'effectue avec une rapidité extrême à la surface muqueuse des conduits salivaires; les bronches seules l'emportent sur ces derniers par la rapidité avec laquelle elles effectuent l'absorption: 5 centigrammes de strychnine, injectés par le conduit de la glande parotide d'un chien, ont été immédiatement absorbés, et l'animal a aussitôt éprouvé des convulsions.

La surface muqueuse des conduits des glandes salivaires jouit de propriétés absorbantes bien plus énergiques que la membrane muqueuse buccale. Les animaux sont, en effet, empoisonnés bien moins rapidement par la simple introduction de la strychnine dans la cavité buccale qu'ils ne le sont après l'injection de la même substance dans les conduits parotidiens.

On sait que les glandes salivaires jouissent d'une propriété d'élection pour l'excrétion des substances qui circulent avec le sang; c'est ainsi que ces glandes laissent passer avec la salive l'iode de potassium, tandis qu'elles retiennent complètement le prussiate de potasse. Il était intéressant de rechercher si quelque chose de semblable existait relativement à l'absorption qui s'opère à la surface de ces mêmes glandes: M. Cl. Bernard a reconnu que toutes les substances y sont indistinctement absorbées et avec une rapidité très grande.

M. Cl. Bernard a enfin recherché si l'absorption et la sécrétion

peuvent s'effectuer en même temps à la surface des glandes salivaires. Il a remarqué que, tant que dure la sécrétion, l'absorption ne s'opère pas ; aussitôt que la sécrétion cesse de se faire, l'absorption s'opère comme d'habitude.

Ainsi, voilà un fait bien positif, c'est qu'il est des muqueuses qui n'ont pas un pouvoir absorbant aussi grand que d'autres ; mais ce n'est pas tout : il existe des membranes muqueuses qui n'ont aucune faculté d'absorption pour certaines substances.

La muqueuse de l'estomac et de tout le tube intestinal mérite de fixer l'attention sous ce rapport. Ainsi, le curare, les venins, les virus ne sont pas absorbés par cette muqueuse, tant qu'elle est intacte, tant qu'elle est protégée par son mucus et son épithélium.

C'est ainsi qu'il faut expliquer l'innocuité de certains venins qui, introduits dans le tube intestinal, ne sont pas suivis d'accidents.

Nous avons dit déjà que les expériences de M. Vulpian lui avaient démontré que la muqueuse intestinale des grenouilles, des tritons, possédait un léger pouvoir d'absorption pour le curare.

D. — Usages des membranes muqueuses dus à leur sensibilité.

Tandis que les muqueuses, très riches en vaisseaux, l'emportent sur l'organe cutané par l'absorption, elles sont inférieures à celui-ci par la sensibilité. Cependant, il ne faudrait pas croire qu'il en est ainsi partout. Il y a des endroits où cette sensibilité devient supérieure à celle de la peau ; mais, alors, c'est presque toujours une sensibilité spéciale. Ainsi, aucun sentiment n'est aussi vif que ceux qui naissent sur la pituitaire par les odeurs ou les vapeurs irritantes, sur la muqueuse buccale par les saveurs, sur la surface du vagin, du gland, de l'urèthre, à l'instant du coït, etc.

Remarquons, avec Bichat, que leur sensibilité, comme d'ailleurs celle de la peau, est essentiellement soumise à l'immense influence de l'habitude, qui, tendant sans cesse à émousser la vivacité du sentiment dont elles sont le siège, ramène également à l'indifférence la douleur et le plaisir qu'elles nous font éprouver.

Remarquons encore avec Bichat que c'est aussi de l'habitude que dépend cette remarquable modification de la sensibilité des muqueuses, savoir, qu'à ses origines, comme sur la pituitaire, la palatine, dans l'œsophage, sur le gland, à l'extrémité inférieure du rectum, etc., elles nous donnent la sensation des corps avec lesquels elles sont en contact, et qu'elles ne procurent point cette sensation dans les organes très profonds qu'elles tapissent, comme dans les intestins, les conduits excréteurs, la vésicule du fiel, etc.

Dans la profondeur des organes, ce contact est toujours uniforme. La vessie ne connaît que le contact de l'urine, la vésicule que celui de la bile, l'estomac que celui des aliments mâchés et réduits, quelle que soit leur diversité, en une pâte pulpeuse uniforme. Cette uniformité de sensation amène la nullité de perception, parce que, pour percevoir, il faut comparer, et qu'ici deux termes de comparaison manquent. Ainsi, le fœtus n'a-t-il pas la sensation des eaux de l'amnios ; ainsi, l'air, très irritant d'abord pour le nouveau-né, finit-il par ne plus lui être sensible.

Au contraire, au commencement des membranes muqueuses, les excitants varient à chaque instant : le cerveau peut donc en percevoir la présence parce qu'il peut établir des rapprochements entre leurs divers modes d'action. Ce que nous disons ici est si vrai que, si dans la profondeur des organes, les membranes muqueuses sont en contact avec un corps étranger et diffèrent de celui qui leur est habituel, elles en transmettent la sensation au cerveau. L'algale dans la vessie, les sondes qu'on enfonce dans l'estomac, etc., en sont un exemple. L'air frais qui, dans une grande chaleur de l'atmosphère, est tout à coup introduit dans la trachée-artère, promène sur toute la surface des bronches une agréable sensation ; mais, bientôt, l'habitude nous y rend insensibles, et nous cessons d'en avoir la perception. Cependant, il faut noter que lorsque les intestins sortent au dehors dans le renversement des anus contre nature, jamais leur sensibilité ne devient aussi vive que celle des surfaces palatine, pituitaire.

E. — Usages des membranes muqueuses dus aux sympathies et aux actions réflexes.

Il est peu d'organes qui soient plus que les muqueuses le point de départ ou d'arrivée des actes dits *sympathies*. Or, tantôt ces sympathies partent des muqueuses, tantôt ce sont les muqueuses qui les subissent. Nous admettrons, avec Tissot et Bichat, des sympathies actives et des sympathies passives.

1° *Sympathies et actions réflexes actives*. — Quand un point des muqueuses est irrité, toutes les propriétés organiques peuvent être mises en jeu.

Quelquefois, c'est la contractilité ; ainsi, le diaphragme, les muscles intercostaux et les muscles abdominaux se contractent pour produire l'éternement dans l'irritation pituitaire, ou bien la toux dans l'irritation de la membrane des bronches. On connaît le spasme général qui s'empare de tous les muscles à l'instant où un corps étranger s'engage entre les cordes vocales ou au-dessus d'elles ;

les pierres de la vessie, de l'uretère font contracter le crémaster et produisent ainsi la rétraction du testicule ; tantôt c'est la sensibilité qui est mise en jeu : la pierre qui irrite la muqueuse vésicale, cause une démangeaison au bout du gland ; la muqueuse de l'intestin étant agacée par les vers, il en résulte un prurit incommode au bout du nez. Wytł a vu un corps étranger introduit dans l'oreille, affecter douloureusement tout le côté correspondant de la tête.

Tantôt la sympathie ou l'action réflexe se porte sur la propriété de sécrétion. On sait, par exemple, que si l'on irrite l'orifice d'un conduit excréteur, la glande qui correspond à ce conduit sécrète une plus grande quantité de liquide

Tissot parle d'une pierre qui, engagée dans le conduit de Wharton, produisit un flux diarrhéique. Toutes les fois qu'il y a un embarras gastrique, la surface de la langue s'affecte ; les glandes de cet organe ne sécrètent plus de la même façon ; de là, la présence de cet enduit blanchâtre et muqueux que l'on désigne vulgairement sous le nom de langue chargée.

Ici encore se rapporte la remarquable influence des muqueuses sur la peau. Ainsi, pendant la digestion, où les glandes de l'estomac et de l'intestin ont une grande activité, la sueur et la transpiration de la peau diminuent notablement, d'après l'observation de Sanctorius. A ces sympathies, il faut rapporter encore quelques phénomènes des hémorrhagies. On sait avec quelle facilité la surface muqueuse, cessant de rejeter du sang, comme cela arrive souvent par la matrice, une autre s'affecte tout à coup et rejette ce fluide ; de là, ces hémorrhagies du nez, de l'estomac, de la poitrine, etc., à la suite de la suppression des règles par une cause quelconque.

Notons un phénomène d'action réflexe fort remarquable que notre savant maître, M. Beau, se propose de traiter dans un Mémoire, et sur lequel il a fixé notre attention. Non-seulement, d'après ce physiologiste, les actions organiques naturelles seraient soumises aux actions réflexes, mais encore les douleurs : il y aurait des *douleurs réflexes*. Ainsi, l'on sait que si l'on porte une irritation sur la muqueuse utérine, les femmes éprouvent immédiatement une douleur dans l'aîne, qui semble s'être réfléchie sur la branche abdominale du plexus lombaire ; rien n'est perçu dans l'utérus. Beaucoup d'autres phénomènes analogues à celui-ci se passent dans l'organisme. Voyez ce que nous avons dit sur ce sujet page 197.

2^o *Sympathies et actions réflexes passives*. — Dans une foule de maladies où d'autres organes que les muqueuses sont affectés, on éprouve un sentiment de chaleur brûlante dans la bouche, dans l'estomac, dans l'intestin, etc. ; et, cependant, la muqueuse, siège de cette sensation, ne dégage pas plus de calorique qu'à l'ordinaire, ainsi

qu'on peut s'en convaincre en plaçant les doigts dans la bouche. A cet égard, Bichat fait une remarque fort ingénieuse : dans les fièvres intermittentes on éprouve, dit-il, un frisson à la peau, tandis que les muqueuses ne sont presque jamais le siège d'une sensation de froid analogue. D'où vient cette différence ? On l'ignore. Il faut attribuer aussi à la sympathie, la soif ardente qui survient dans toutes les affections graves non accompagnées de perte de sang ou de sueurs abondantes.

La peau, nous l'avons vu, agit très souvent par sympathie sur les membranes muqueuses. Nous en avons déjà donné des exemples.

Dans les hémorrhagies de la muqueuse utérine, nasale, etc., un corps froid appliqué sur la peau, suffit souvent pour arrêter l'écoulement du sang. Qui ne sait que la production des catarrhes est souvent causée par l'impression du froid sur la peau ? Rappelons ici ce que nous avons déjà dit sur ce point en traitant de la peau.

Usages des muqueuses en particulier. — La structure de chaque muqueuse diffère d'un organe à l'autre ; c'est ce qu'on peut voir en comparant la conjonctive à la pituitaire et à la muqueuse du canal lacrymal : ces muqueuses à celles du pharynx et de l'œsophage ; celle-ci à la muqueuse trachéale ou à celle de l'estomac ; cette dernière à celle de l'intestin grêle, puis du rectum ; celle de l'urètre à la muqueuse vésicale et ainsi des autres dans les organes génitaux. En dehors des attributs énoncés précédemment, chaque muqueuse comparée à une autre a des usages aussi distincts que ceux d'un muscle comparé à un autre muscle. On n'a pour se convaincre de la vérité de ce fait qu'à rapprocher les usages de la muqueuse du corps, de ceux de la muqueuse du col de l'utérus, et ainsi des autres dans les appareils génitaux, digestif, respiratoire, etc. Pour être exact et complet, il faudrait ici, par conséquent, examiner les usages de chaque muqueuse prise à part, comme ceux de chaque autre organe. Mais comme faute de méthode, les questions ne sont point posées ainsi dans les examens, nous nous bornerons aux indications suivantes, et à quelques autres faits qui seront mentionnés dans l'histoire des fonctions.

On sait que la sensibilité de la pituitaire n'est pas la même que celle de la buccale, combien la membrane muqueuse de l'urètre est vivement stimulée par le passage du sperme, qui ne ferait aucune impression sur toute autre muqueuse. Chaque surface muqueuse, en rapport avec le fluide qui lui est habituel, ne supporterait les autres qu'avec peine ; l'urine irriterait l'estomac et le suc gastrique la vessie ; la bile qui séjourne dans la vésicule occasionnerait un catarrhe sur la muqueuse du nez, dans les vésicules séminales, etc. Une

même différence existe pour les sécrétions : le mucus bronchique n'est pas le même que celui du nez ; celui de l'uretère diffère de celui du rectum. Les sympathies et les actions réflexes sont spéciales à certaines muqueuses ; la pituitaire seule étant irritée, fait éternuer. Vous auriez le feu exciter la muqueuse du gland ou du rectum, et jamais vous ne ferez vomir comme en agaçant la luelle.

C'est ici le cas de faire une remarque par rapport à l'estomac. On sait qu'il n'est aucun organe qui joue un rôle plus marqué dans les sympathies que celui-ci : la moindre affection de ce viscère important, le moindre embarras gastrique, répandent dans toute l'économie animale une influence pénible, toutes les autres parties s'en ressentent. Je ne crois pas même qu'il y ait un malaise plus fatigant et plus général que celui qu'on éprouve alors dans certains cas. L'affaiblissement général qui, dans la faim, se manifeste presque tout à coup est sympathique ; l'altération de la nutrition n'a pas eu le temps de se produire. Il en est de même du surcroît subit des forces qui résulte du contact des aliments sur la surface muqueuse de ce viscère ; surcroît qu'on ne peut attribuer au passage du chyle dans le sang qui n'a pas encore eu le temps de se faire.

Chez le fœtus, la quantité de sang est plus grande dans la peau que dans les muqueuses. A la naissance, où la respiration et la digestion commencent et où les sécrétions augmentent, les muqueuses acquièrent une activité remarquable. Elles sont tout à coup excitées par la foule des substances nouvelles. Bientôt, le sang artériel qui leur arrive leur donne un surcroît d'énergie et de sensibilité qui les rend plus propres à remplir leurs usages. Aussi les sucs muqueux qui, jusque-là, stagnaient sur leurs surfaces respectives sans les fatiguer et sans les irriter, sont bientôt pour elles, vu leur accroissement de sensibilité, des stimulants qui les agacent et qui forcent les muscles sous-jacents à se contracter ; alors l'urine devient pour la vessie une cause qui en sollicite la contraction. Peu d'instants après la naissance, toutes les ouvertures où commencent les muqueuses s'ouvrent et laissent échapper le méconium, l'urine et tous les sucs muqueux. Cette secousse intérieure et générale qui vide toutes les cavités muqueuses les rend propres à devenir le siège des phénomènes les plus importants relatifs à diverses fonctions.

CHAPITRE VII.

USAGES DES ORGANES NERVEUX.

Ces organes se divisent naturellement en organes centraux (corps striés, couches optiques, etc.) et en organes périphériques (nerf facial, nerf pneumo-gastrique, nerfs rachidiens, etc.).

SECTION I.

Usages des organes nerveux centraux.

Glande pituitaire. — On peut dire aujourd'hui encore, sans crainte de se tromper, que les usages de la glande pituitaire, de la tige pituitaire et de l'infundibulum sont totalement inconnus. L'anatomie pathologique, l'anatomie comparée et les vivisections ne nous apprennent absolument rien sur ce point de physiologie.

Historique. — Cependant les anciens, et même quelques modernes, ont essayé de donner à ces organes quelques usages, mais ce sont autant d'opinions que rien ne justifie. Ainsi Galien, Vésale, etc., pensent que la glande pituitaire est une sorte d'éponge qui d'abord absorbe la pituite ou les humeurs du cerveau transmises par l'infundibulum, et qui, trop pleine, les laisse bientôt s'écouler à l'extérieur du crâne. Diemerbroeck, Leclerc, Manget, etc., soutiennent qu'elle représente exclusivement un organe sécréteur ; Willis, Vieussens, soutiennent qu'elle est à la fois une glande et un organe propre à l'excrétion des humeurs cérébrales. Tiedemann enfin, assimilant le corps pituitaire à un ganglion du grand sympathique, en fait le centre organique propre à diriger les mouvements associés des deux iris.

Glande pinéale. — Les usages de la glande pinéale sont aussi encore à déterminer, et nos connaissances se réduisent sur ce point aux hypothèses imaginées par les anciens. Rolando et Magendie ont bien cherché par leurs expériences à jeter quelque lumière sur cette question de physiologie, mais ils ne sont arrivés à aucun résultat.

Historique. — Avant Galien, on disait que cette glande faisait l'office de portier comme le pylore de l'estomac et ne laissait passer du ventricule moyen dans le ventricule du cervelet que la quantité convenable d'esprit vital. — Galien combattit cette opinion. Dans ces derniers temps, Magendie, ayant considéré cette glande comme